

IX

Il n'y a rien de plus ennuyeux sur cette terre que la lecture d'un voyage en Italie, si ce n'est peut-être l'ennui de l'écrire; et l'auteur ne se peut guère rendre supportable qu'en y parlant le moins possible de l'Italie elle-même. Quoique je fasse grand usage de cet artifice du métier, je ne puis, cher lecteur, te promettre beaucoup d'amusement dans les chapitres qui vont suivre. Si tu trouves fort ennuyeuses toutes les sottises que tu y rencontreras, console-toi en pensant à moi, qui ai dû les écrire. Je te conseille de sauter de temps à autre quelques feuillets, tu arriveras ainsi plus promptement à la fin... Hélas! plutôt à Dieu que je pusse faire de même! Ne va pas croire que je plaisante! Si tu veux que je te dise sérieusement mon avis sur ce livre, je te conseille de le fermer dès à présent, et de ne plus en lire davantage. Je t'en ferai prochainement un meilleur, et si, dans un livre suivant, nous nous retrouvons avec Mathilde et Francesca dans la ville de Lucques, les images gracieuses te plairont bien plus que le présent chapitre.

Dieu soit loué! en ce moment résonne sous mes fe-

nêtres un morceau de musique avec de joyeuses mélodies. Ma tête assombrie avait besoin d'une aussi salutaire distraction, surtout en ce moment, qu'il me faut écrire ma visite chez son Excellence le marquis Cristoforo di Gumpelino. Je vais te raconter cette touchante histoire fort exactement, mot à mot, et dans sa plus sale pureté.

Il était déjà tard quand j'arrivai à la maison du marquis. En entrant dans la chambre, je trouvai Hyacinthe seul qui nettoyait les éperons d'or de son maître. Celui-ci, ainsi que je le pouvais voir par la porte à demi ouverte de sa chambre à coucher, était agenouillé devant une madone et un grand crucifix.

Il faut que tu saches, cher lecteur, que le marquis, cet homme de qualité, est maintenant un bon catholique, qu'il accomplit strictement toutes les cérémonies de l'Église hors de laquelle il n'est point de salut, et qu'il se donne même, quand il est à Rome, un chapelain, par la même raison qu'en Angleterre il entretenait les meilleurs chevaux de course, et, à Paris, la plus belle fille de l'Opéra.

— M. Gumpel fait maintenant sa prière, me dit tout bas Hyacinthe, avec un sourire important; et, me montrant le cabinet de son maître, il ajouta encore plus bas: — Il reste ainsi tous les soirs à genoux pendant deux heures devant la Prima donna avec l'enfant Jésus. C'est un superbe morceau d'art, et il lui coûte 600 francsconi.

— Et vous, monsieur Hyacinthe, pourquoi ne vous

agenouillez-vous pas derrière lui? Ou bien est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas ami de la religion catholique?

— J'en suis ami, et je n'en suis pas ami, répondit-il en branlant la tête d'un air réfléchi. C'est une bonne religion pour un baron du beau monde, qui peut se promener tout le jour à ne rien faire, et pour un amateur des arts; mais ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois, pour un homme qui a son pain à gagner; et ce n'est pas du tout une religion pour un collecteur de loterie. Il faut que, moi, j'inscrive bien exactement tous les numéros qui sortent, et si, par hasard, je viens à penser à din, don, din, don, à une cloche catholique, ou bien si j'ai devant les yeux comme un brouillard d'encens catholique, que je me trompe, ou que j'écrive un numéro faux, il peut en résulter le plus grand malheur. J'ai souvent dit à M. Gumpel: — Votre Excellence est un homme riche, et peut être catholique autant qu'il le veut, se faire encenser l'esprit tout à fait à la catholique, et devenir, s'il le veut, aussi din-don et don-din qu'une cloche catholique, il n'en aura pas moins son pain sur la planche. Mais, moi, je suis un homme d'affaires, et il faut que je fasse usage de mes sept sens pour gagner ma vie... M. Gumpel pense, à la vérité, que cela est nécessaire pour la civilisation, et que si je ne deviens pas catholique, je ne comprendrai pas les tableaux qui font partie de la civilisation, ni le Jean de Fiesol, le Corretchio, le Carratchio ni le Caravatchio... — Mais moi j'ai

toujours pensé que le Corretchio, le Carratchio et le Caravatchio ne peuvent rien faire pour moi, si personne ne vient m'acheter des billets, et que je tomberai alors dans le gatchio. Et puis, il faut aussi que je vous avoue, monsieur le docteur, que la religion catholique ne me fait pas le moindre plaisir; et, en homme raisonnable, je suis sûr que vous me donnez raison. Je ne vois pas où est l'amusement : c'est une religion comme si le bon Dieu venait de mourir, ce qu'à Dieu ne plaise ! On y sent la fumée de l'encens comme à un enterrement, et l'on y bourdonne une si triste musique mortuaire, qu'on gagne la mélancolie. — Je vous le dis, ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois.

— Mais, comment trouvez-vous la religion protestante ?

— Oh ! celle-ci est trop raisonnable pour moi, monsieur le docteur; et s'il n'y avait l'orgue dans l'église protestante, ce ne serait pas une religion du tout. Entre nous soit dit, cette religion ne fait pas de mal ; elle est claire comme un verre d'eau ; mais elle ne fait pas de bien non plus. Je l'ai essayée, et cette épreuve me coûte 4 marcs 14 schelings.

— Comment donc cela, mon cher monsieur Hyacinthe ?

— Voyez-vous, monsieur le docteur, je me suis dit : C'est sans doute une religion bien éclairée, et elle n'a pas de rêveries, d'extravagances ni de miracles ; il faut pourtant qu'elle ait un peu de rêverie, un petit brin d'extra-

vagance, et qu'elle puisse faire un tout petit miracle, si elle veut passer pour une honnête religion. Mais qui pourrait y faire le miracle ? pensai-je en regardant une fois à Hambourg une église protestante, qui était de cette espèce toute nue où il n'y a rien que des bancs bruns et de murs blancs, et où l'on ne voit rien sur le mur qu'une petite planche noire, sur laquelle sont écrits en blanc une demi-douzaine de numéros ¹. — Tu fais peut-être tort à cette religion, pensai-je de nouveau ; peut-être que ces numéros feraient un miracle tout aussi bien qu'une image de la mère de Dieu ou un os de son mari, saint Joseph. Pour expérimenter la chose, je m'en fus tout de suite à Altona, et mis ces mêmes numéros à la loterie d'Altona. Je jouai 8 schelings sur les ambes, 6 sur les ternes, 4 sur les quaternes et 2 sur les quines ; mais, je vous l'affirme sur mon honneur, aucun des numéros protestants n'est sorti. Alors, je sus à quoi m'en tenir ; alors, me dis-je, en voilà assez avec une religion qui ne peut rien, dans laquelle il ne sort pas seulement un ambe... Serai-je assez fou pour mettre tout mon salut sur une religion à laquelle j'ai donné 4 marcs 14 schelings en pure perte ?

— La vieille religion judaïque vous paraît sans doute plus convenable, mon cher ?

— Tenez, monsieur le docteur, ne me parlez pas de la religion judaïque : je ne la souhaiterais pas à mon

4. On inscrit ainsi les numéros des psaumes qui doivent se chanter.

plus cruel ennemi. On n'en retire qu'outrage et avanie. Je vous le dis, ce n'est pas une religion, c'est un malheur. J'évite tout ce qui pourrait m'en faire souvenir, et comme Hirsch est un mot juif qui se dit en allemand Hyacinthe, j'ai envoyé paître le vieux Hirsch, et je signe maintenant Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur. Avec cela j'ai encore l'avantage qu'il y a déjà un H sur mon cachet, et que je n'ai pas besoin de m'en faire graver un autre. Je vous assure qu'il importe beaucoup dans ce monde de s'appeler de telle ou telle façon, le nom fait beaucoup. Quand je signe Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur, cela résonne bien autrement que si j'écrivais Hirsch tout court, et l'on ne peut plus alors me traiter comme un gueux ordinaire.

— Mon cher monsieur Hyacinthe ! qui pourrait vous traiter ainsi ? Vous paraissez déjà avoir tant fait pour votre civilisation, qu'on reconnaît en vous l'homme civilisé avant que vous n'ouvriez la bouche pour parler.

— Vous avez raison, monsieur le docteur, j'ai fait des progrès dans la civilisation comme une géante. Je ne sais vraiment pas, quand je retournerai à Hambourg, qui je pourrai fréquenter ; et pour ce qui est de la religion, je ne suis pas encore décidé que faire. Je puis pour le moment me servir du nouveau temple israélite, je veux dire le culte mosaïque pur avec des chants allemands orthographiques, des prêches d'émotion et quelques petites extravagances dont une religion ne peut se passer. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, je

ne demande pas présentement une religion meilleure pour moi, que ce temple d'israélites réformés, et elle mérite d'être soutenue. J'y ferai tout mon possible, et quand je serai retourné à Hambourg, j'irai tous les samedis, toutes les fois que ce ne sera pas jour de tirage, dans le nouveau temple de religion. Malheureusement il y a dès hommes qui font une mauvaise réputation à ce nouveau culte israélite, et qui prétendent qu'il produit une perturbation que, sauf respect, on appelle un schisme. Mais je puis vous assurer que c'est une bonne religion, bien propre, bien inodore, peut-être trop bonne pour le petit peuple, à qui la vieille religion judaïque peut faire encore bien du profit. Les petites gens ont besoin de niaiseries dans lesquelles ils se sentent heureux, et ils se sentent heureux dans leur niaiserie. C'est ainsi qu'un vieux juif avec une longue barbe, et un habit déchiré, peut-être un peu de rogne, et qui ne peut pas dire un mot avec l'orthographe, se sent peut-être plus heureux intérieurement que moi avec toute ma civilisation. Il y a à Hambourg un homme qui demeure dans un taudis, rue Backerbréilengang, et qui se nomme Moïse Loque. Il roule toute la semaine au vent et à la pluie avec sa balle sur le dos pour gagner quelques marcs : mais quand il rentre à la maison le vendredi soir, il trouve le chandelier à sept branches allumé, la table couverte d'une nappe blanche ; il jette de côté sa balle et ses soucis, et se met à table avec sa femme biscornue et sa fille plus biscornue encore, mange avec

elles des poissons cuits dans une sauce blanche à l'ail, fort délicieuse, chante les psaumes les plus magnifiques du roi David, se réjouit de tout son cœur de la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, et puis de ce que tous les scélérats qui leur ont fait du mal sont à la fin morts; de ce que le roi Pharaon, Nebukadnezar, Haman, Antiochus, Titus et tous ces gens-là sont morts, tandis que Loque vit encore et mange du poisson avec sa femme et son enfant. — Et je vous le dis, monsieur le docteur, les poissons à la vieille sauce juive sont délicieux, et cet homme est heureux; il n'a que faire de se tourmenter pour la civilisation; il est assis dans sa religion et dans sa robe de chambre verte, content comme Diogène dans son tonneau. Il regarde avec plaisir ses chandelles, qu'il n'a même pas la peine de moucher. Et je vous le dis, quand ses chandelles brûlent un peu terne, et que la femme de ménage, qui doit les surveiller, n'est pas là pour l'instant, si Rothschild le Grand entrait avec tout son cortège de courtiers, d'escompteurs, d'expéditeurs, d'agents de change et de chefs de comptoir, avec lesquels il fait la conquête du monde, et qu'il lui dit: « Moïse Loque, demande-moi une faveur, et ce que tu voudras sera fait... » Monsieur le docteur, je suis convaincu que Moïse Loque répondrait tout tranquillement: « Mouche-moi mes chandelles! » et Rothschild le Grand dirait avec admiration: « Si je n'étais Rothschild, je voudrais être Loque. »

Pendant que Hyacinthe développait ainsi ses idées

avec une prolixité épique, selon son habitude, le marquis se leva de dessus ses carreaux, et vint à nous en murmurant encore quelques patenôtres dans les profondeurs de son nez. Hyacinthe tira alors un crêpe vert sur l'image de la madone suspendue au-dessus du prie-Dieu, éteignit les deux cierges qui brûlaient devant, détacha le crucifix de cuivre, et le nettoya avec les mêmes chiffons qui lui avaient servi à nettoyer les éperons de son maître. Quant à celui-ci, il était comme fondu dans la chaleur et dans les sentiments tendres, Au lieu de redingote, il portait un large domino de sois bleue à franges d'argent, et son nez brillait mélancoliquement, comme un louis d'or amoureux. — Doux Jésus! dit-il en se laissant tomber avec un soupir sur les coussins du sofa, ne trouvez-vous pas, monsieur le docteur, que j'ai l'air bien exalté ce soir? Je suis fort ému; mon âme est dégagée et pressent un monde supérieur,

L'œil contemple les cieux ouverts,
Le cœur se plonge dans la béatitude!

— Monsieur Gumpel, il faut que vous vous purgiez, dit Hyacinthe, en interrompant la déclamation pathétique; le sang recommence à vous travailler dans les entrailles; je sais ce qu'il vous faut...

— Tu ne sais pas, soupira le maître.

— Je vous dis que je le sais, répondit le serviteur en hochant sa bonne petite figure; je vous connais par

cœur; je sais que vous êtes tout le contraire de moi. Quand vous avez faim, j'ai soif, et quand vous avez soif, j'ai faim. Vous êtes trop corpulent, et je suis trop maigre; vous avez beaucoup d'imagination, et j'ai d'autant plus d'esprit des affaires; je suis un practicus, et vous êtes un diarrheticus; bref, vous êtes tout mon antipodex.

— Ah, Julia! soupira Gumpelino, que ne puis-je être le gant de peau qui couvre ta main et qui baise ta joue!... — Monsieur le docteur, avez-vous jamais vu la Crelinger dans *Romeo et Juliette*?

— Sans doute, et j'en ai encore l'âme toute ravie.

— Oh, alors! s'écria le marquis tout inspiré, et le feu lui sortait des yeux et lui éclairait le nez, alors vous me comprenez! alors vous savez ce que je veux dire quand je vous dis: J'aime!... Je veux me découvrir tout entier à vous... — Hyacinthe, laisse-nous.

— Je n'ai pas besoin de m'en aller, dit celui-ci avec humeur. Vous n'avez que faire de vous gêner devant moi: je connais l'amour, et je sais déjà...

— Tu ne sais pas, répliqua Gumpelino.

— Pour preuve, monsieur le marquis, que je sais, je n'ai qu'à dire le nom de Julia Maxfield. Tranquillisez-vous, vous êtes aimé; mais cela ne peut vous servir à rien: le beau-frère de votre bien-aimée ne la perd pas des yeux, et la surveillance nuit et jour comme un diamant.

— Oh, malheureux que je suis! dit en gémissant Gumpelino. J'aime et je suis aimé, nous nous pressons

mystérieusement les mains, nous nous marchons sur les pieds sous la table, nous nous faisons signe des yeux, et n'avons aucune occasion! Que de fois, je me mets, au clair de la lune, sur le balcon, me figurant que je suis moi-même Juliette, et que mon Romeo, ou mon Gumpelino, m'a donné un rendez-vous, et je déclame, alors, tout à fait comme la Crelinger :

Viens, nuit! Gumpelino, viens! ô jour dans la nuit!
Car tu reposeras sur les ailes de la nuit;
Comme la froide neige sur le dos d'un corbeau,
Viens, douce, aimable nuit! viens, rends-moi
Mon Romeo, ou bien Gumpelino.

— Mais, hélas! lord Maxfield nous surveille sans cesse, et nous mourons de désir tous les deux! Ne verrai-je donc pas le jour où viendra une de ces nuits où l'on joue toutes les fleurs d'une fraîche jeunesse, sûr de gagner en perdant! Ah! une pareille nuit me ferait plus de plaisir que si j'avais gagné le gros lot à la loterie de Hambourg.

— Quelle extravagance! s'écria Hyacinthe, le gros lot de 100,000 marcs!

— Ah! oui, plus de plaisir que le gros lot! continua Gumpelino... Si elle me donnait une pareille nuit! Et elle m'en a déjà souvent promis une semblable, et je me suis déjà dit qu'elle déclamera alors le matin, tout à fait comme la Crelinger :

Veux-tu donc partir? Le jour est encore éloigné;
C'était le rossignol et non pas l'alouette,

Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier.
Cris-moi, cher ami, c'était le rossignol.

— Le gros lot pour une seule nuit ! répéta plus d'une fois pendant ce temps Hyacinthe, et il ne pouvait se faire à cette idée. — J'ai une grande opinion de votre civilisation, monsieur le marquis ; mais je n'aurais jamais cru que vous fussiez aussi avancé dans l'extravagance. L'amour faire plus de plaisir à quelqu'un que le gros lot ! En vérité, monsieur le marquis, depuis que je vous fréquente, en qualité de domestique, j'ai déjà pris beaucoup d'habitude de la civilisation ; mais je sais bien que je ne donnerais pas un huitième du gros lot pour l'amour : que Dieu m'en préserve ! Et même, en ne prenant pas les 500 marcs d'appoint, il me resterait toujours 12,000 marcs... L'amour !... quand j'additionne ce que l'amour m'a coûté en tout et pour tout dans ma vie, je n'y trouve pas plus de 12 marcs 13 schellings. L'amour ! J'ai eu aussi en amour beaucoup de bonheur gratis, qui ne m'a pas coûté un kreutzer ; seulement, de temps en temps, j'ai coupé, par complaisance, les cors à ma bonne amie. Je n'ai eu qu'une seule fois un attachement vrai, sentimental et passionné, et c'était pour la grosse Gudule de Dreckwall. Elle jouait dans ma collecte, et quand j'allais pour lui porter un billet, elle me glissait toujours un morceau de gâteau dans la main : de fort bon gâteau, ma foi. Elle m'a aussi donné souvent des confitures, et puis un petit

verre de liqueur. Et un jour que je me plaignais de douleurs causées par les humeurs, elle me donna la recette des poudres dont se sert son mari. Je fais encore usage de ces poudres aujourd'hui, et elles ne manquent jamais leur effet : notre amour n'a pas eu d'autres suites. J'ai toujours pensé, monsieur le marquis, que vous feriez bien d'essayer un jour de ces poudres. Aussi, la première chose que je fis en entrant en Italie, fut d'aller chez l'apothicaire, à Milan, et de me faire faire la poudre, et je la porte constamment sur moi. Attendez un instant, je vais la chercher, et si je la cherche, je la trouverai; et si je la trouve, il faudra que votre Excellence la prenne.

Il serait trop long de répéter le commentaire dont le chercheur affairé accompagna chacun des objets qu'il pêcha dans sa poche. Nous en vîmes sortir successivement :

1° Un morceau de bougie;

2° Un étui d'argent renfermant les instruments nécessaires à la coupe des cors;

3° Un citron;

4° Un pistolet qui, bien que non chargé, était pourtant enveloppé dans du papier, afin que la vue seule n'occasionnât pas de mauvais rêves;

5° Une liste imprimée du dernier tirage de la loterie de Hambourg;

6° Un petit livre, relié en cuir noir, renfermant les psaumes de David et les dettes actives;

7° Une petite branche de saule desséchée, tressée en forme de nœud;

8° Un petit paquet enveloppé de taffetas rose fané, et qui contenait la quittance d'un billet de loterie qui avait jadis gagné 50,000 marcs;

9° Un morceau de pain plat, semblable à un biscuit de mer, avec un trou dans le milieu, et, enfin,

10° La poudre susmentionnée, que le petit homme contempla avec un certain attendrissement, et un mouvement de tête admirateur et mélancolique.

— Quand je pense, dit-il en soupirant, que la grosse Gudule m'a donné cette recette il y a dix ans, et que je suis maintenant en Italie, et que je tiens dans mes mains cette même poudre, et que je lis encore les mots *sal mirabile Glauberi*, ce qui veut dire en allemand sel superfin de la première qualité, hélas! il me semble que je viens de la prendre et que j'en ressens déjà les effets. Ce que c'est que l'homme! je suis en Italie et je pense à la grosse Gudule du Dreckwal! Qui l'aurait jamais dit? Je puis me figurer qu'elle est maintenant à la campagne, dans son jardin, où se montre la lune et où sans doute chante aussi un rossignol ou bien une alouette...

— C'était le rossignol et non pas l'alouette! dit en soupirant Gumpelino, et il déclama :

Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier.
Crois-moi, cher ami, c'était le rossignol.

— C'est la même chose, continua Hyacinthe, ou, si vous voulez, un serin des Canaries : les oiseaux qu'on a dans son jardin sont ce qui coûte le moins. Le principal, c'est la serre chaude, les tapis dans le pavillon et les statues de luxe qui sont devant, par exemple : un général des dieux tout nu, et une Vénus Urinia; la paire coûte 300 marcs. Au milieu du jardin, Gudule s'est fait faire un petit jet d'eau..., et peut-être qu'elle est là à se caresser le nez, à se donner un plaisir de rêverie, et qu'elle pense à moi... Ah!

Ce soupir fut suivi d'une pause sentimentale que le marquis coupa en demandant d'un air languissant : — Dis-moi sur ton honneur, Hyacinthe, crois-tu réellement que ta poudre agirait?

— Elle agira, sur mon honneur, répliqua celui-ci. Pourquoi n'agirait-elle pas? Elle agit bien sur moi! Est-ce que je ne suis pas un homme de chair et d'os comme vous? Le sel de Glauber rend tous les hommes égaux, et si Rothschild en prenait, il en ressentirait les mêmes effets que le plus petit courtier. Je m'en vais vous prédire tout ce qui va arriver : Je verse la poudre dans un verre, de l'eau dessus, et je remue, et aussitôt que vous l'aurez avalée, vous ferez une vilaine grimace et vous direz prrr! prrr! Après quoi vous entendrez vous-même comme cela vous gargouillera en dedans; vous vous sentez tout drôle, et vous vous mettez au lit, et je vous donne ma parole d'honneur que vous vous relèverez bientôt, que vous vous recoucherez, que vous vous re-

lèverez encore, et ainsi de suite, et le lendemain vous vous sentirez aussi léger qu'un ange avec des ailes de papillon, et vous danserez de bien-être. Seulement vous aurez l'air un peu pâle; mais je sais que cela ne vous fait pas de peine, d'avoir l'air pâle, languissant, et quand vous avez l'air pâle, languissant, on vous trouve bien.

L'éloquence de Hyacinthe, et sa poudre, qu'il préparait déjà, eussent néanmoins été également perdues, si le marquis ne se fût tout d'un coup rappelé le passage où Juliette boit le breuvage fatal.

— Que pensez-vous, docteur, me dit-il, de la Müller de Vienne? Je l'ai vue dans le rôle de Juliette. Ah, Dieu! Dieu! comme elle joue! Je suis pourtant le plus grand enthousiaste de la Crelinger; mais la Müller, vidant la coupe, m'a transporté. Voyez-vous, ajouta-t-il en prenant avec un geste tragique le verre où Hyacinthe avait délayé la poudre; voyez-vous, elle tenait la coupe de cette façon, et frissonnait au point qu'on éprouvait la même chose qu'elle quand elle disait :

Un lourd frisson circule froidement dans mes veines,
Et glace presque la chaleur de la vie.

Alors, elle se posait comme je me pose, portait la coupe à ses lèvres, et, aux mots :

Attends, Thibault!

Je te rejoins, Romeo! Je bois à toi.

elle vidait la coupe...

— A votre santé, monsieur Gumpel dit Hyacinthe d'un ton solennel. Car le marquis, dans son enthousiasme imitateur, avait vidé le verre, et, tout épuisé par la déclamation, il se jeta sur le sofa.

Il ne demeura pourtant pas longtemps dans cette position, car on frappa subitement à la porte. C'était le jockey de lady Maxfield, qui entra, présenta, avec une révérence riante, un billet au marquis, et se retira aussitôt. Celui-ci rompit vivement le cachet. Pendant qu'il lisait, son nez et ses yeux étincelaient de ravissement; mais, tout d'un coup, une pâleur de spectre couvrit sa figure, la consternation agita tous ses muscles, il bondit avec des gestes de désespoir, parcourut la chambre à grands pas, rit de rage, et s'écria :

Malheur à moi, jouet du destin!

— Qu'est-ce? Qu'est-ce donc, demanda Hyacinthe d'une voix tremblante, en serrant convulsivement entre ses mains le crucifix qu'il avait commencé à nettoyer. Devons-nous être attaqués cette nuit?

— Que vous arrive-t-il, monsieur le marquis? demandai-je, non moins étonné.

— Lisez, lisez! s'écria Gumpelino en nous jetant le billet qu'il venait de recevoir, et courant avec le même désespoir autour de la chambre, en faisant voltiger son domino bleu comme une nuée d'orage...

Malheur à moi, jouet du destin!

Nous lûmes dans le billet les mots suivants :

« *Dolce Gumpelino!* à la pointe du jour, je suis forcée de partir pour l'Angleterre; mon beau-frère m'a devancée, et m'attend à Florence. Je ne suis pas observée pour le moment; malheureusement cette liberté ne durera que cette seule nuit. Profitons-en; vidons jusqu'à la dernière goutte la coupe de nectar que nous offre l'amour! J'attends... Je tremble...

« JULIA. »

— Malheur à moi, jouet du destin! criait Gumpelino désolé. L'amour veut m'offrir sa coupe de nectar, et, moi, grand Dieu! moi, jouet du destin, j'ai déjà vidé la coupe de sel de Glauber! Qui me délivrera de cet affreux breuvage? Au secours! au secours!

— Vous secourir n'est plus au pouvoir d'aucun homme terrestre, dit Hyacinthe avec un soupir.

— Je vous plains de tout mon cœur, lui dis-je avec une semblable compassion. Vider, au lieu d'une coupe de nectar, un verre de sel de Glauber! cela est amer. Au lieu du trône de l'amour, c'est un siège moins glorieux qui vous attend.

— Doux Jésus! doux Jésus! criait toujours le marquis, je le sens qui court dans toutes mes veines... O loyal apothicaire! ta drogue agit promptement... Mais je ne me laisse pas arrêter pour cela: je veux voler vers elle, je veux tomber à ses pieds, y répandre mon sang!

— Il ne s'agit pas de sang, dit Hyacinthe, essayant de

le calmer; vous n'avez pas d'homérides. Ne vous livrez pas à la passion...

— Non, non,... je veux l'aller rejoindre!... Dans ses bras!... O nuit, ô nuit!...

— Je vous dis, continua Hyacinthe avec une patience philosophique, que vous n'aurez aucun repos dans ses bras, que vous serez obligé de vous lever vingt fois. Ne vous livrez pas à la passion! Plus vous sauterez ainsi dans la chambre, plus vous vous incommoderez, et plus le sel de Glauber opérera promptement. Votre passion aide encore la nature. Vous devez supporter comme un homme ce que le destin a résolu à votre égard. Que cela soit arrivé ainsi, c'est peut-être bien, et il est peut-être bien que cela soit arrivé ainsi. L'homme est un être terrestre, et il ne comprend pas les décrets de la Divinité. L'homme croit souvent qu'il va chercher le bonheur, et peut-être qu'au milieu du chemin le malheur l'attend avec un bâton, et quand un bâton bourgeois tombe sur un dos noble, l'homme le sent bien, monsieur le marquis.

— « Malheur à moi, jouet du destin! » criait toujours Gumpelino en fureur. Mais son valet continuait avec le même calme :

— L'homme attend souvent une coupe pleine de nectar, et on lui donne un breuvage de fagots qu'on boit avec le dos; et si le nectar est bien doux, les coups de trique n'en sont que plus amers. Et encore, est-ce un vrai bonheur, quand l'homme qui rosse l'autre finit par se fati-

guer, autrement l'autre ne pourrait certainement pas le supporter. Mais, un danger plus grand encore, c'est quand le malheur guette, avec le poignard et le poison, l'homme sur le chemin de l'amour, de sorte que celui-ci n'est pas sûr de sa vie. Peut-être, monsieur le marquis, est-il réellement bien que cela soit arrivé ainsi; car, peut-être, dans la chaleur de l'amour, auriez-vous couru chez votre belle, et, sur le chemin, se serait trouvé un petit Italien, avec un poignard de six aunes de long, qui vous aurait (je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure) coupé tout simplement les jarrets. Car on ne peut pas ici, comme à Hambourg, appeler tout de suite la garde, et il n'y a pas de garde de nuit dans les Apennins. Ou bien, peut-être encore, continua l'inexorable consolateur, sans se laisser déranger le moins du monde par le désespoir du marquis, peut-être qu'au moment où vous seriez assis bien chaudement chez lady Maxfield, le beau-frère, qui serait tout à coup revenu de voyage, vous mettrait un pistolet chargé sur la gorge, et vous ferait souscrire une lettre de change de 100,000 marcs. Je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure; mais je suppose que vous soyez un bel homme, que lady Maxfield soit au désespoir de perdre ce bel homme, et que, jalouse comme le sont les femmes, elle ne veut pas qu'après elle vous fassiez le bonheur d'une autre. Que fait-elle? Elle prend un citron ou une orange, vous jette dessus une petite pincée de poudre blanche, et vous dit: — Rafraichis-toi donc, chéri! tu t'es échauffé à

courir... — Et, le lendemain, vous êtes en effet frais et froid. — Il y avait une fois un homme qui s'appelait Pieper, et qui avait un amour de passion avec une jeune personne féminine, qu'on appelait le petit ange bouffi, et qui demeurait dans la rue Cafemacherey, et l'homme demeurait dans la Fühlentwiete...

— Je voudrais, Hirsch, cria avec rage le marquis, dont l'impatience avait atteint le plus haut degré; je voudrais que ton Pieper de la Fühlentwiete, et son ange bouffi de la rue de la Cafemacherey, et toi et ta Gudule, vous eussiez tous mon sel de Glauber dans le ventre !

— Que voulez-vous de moi, monsieur Gumpel ? répondit Hyacinthe, non sans quelque élan de chaleur; est-ce ma faute si lady Maxfield doit partir justement cette nuit, et vous invite justement aujourd'hui ? Pouvais-je le prévoir ? Suis-je Aristote ? Suis-je employé chez la Providence ? Je vous ai seulement promis que la poudre ferait son effet, et elle le fera, aussi sûrement que je serai un jour au ciel ; et quand vous faites ça et là, avec une telle rage, des bonds si disparates et si passionnés, l'effet n'en sera que plus prompt.

— Eh bien ! je veux donc me tenir tranquille, dit en gémissant Gumpelino ; et, frappant du pied, il se jeta en fureur sur le sofa, comprima violemment sa rage, et le maître et le valet se regardèrent longtemps en silence, jusqu'à ce qu'enfin, après un profond soupir et presque à demi-voix, le maître lui dit :

— Mais, Hirsch, que pensera de moi cette femme, si

je ne viens pas? Elle m'attend, me désire même; elle tremble, elle brûle d'amour...

— Elle a un beau pied, se dit à part soi Hyacinthe, en hochant mélancoliquement sa petite tête. Mais sa poitrine paraissait s'agiter violemment, et sous son habit rouge il était visiblement travaillé par une pensée audacieuse... — Monsieur Gumpel, dit-il enfin tout haut, envoyez-moi à votre place!

A ces mots une vive rougeur courut sur la figure blafarde du petit Hyacinthe.